

ÉPILOGUE

UN POINT DE VUE WOKISTE DE FEMMES 1970 NATIVES

Benedikte Zitouni, Maryam Kolly et Nadia Fadil

Ils voulaient du folklore et de la danse du ventre,
De l'exotisme servi avec un thé à la menthe,
Des petites pâtisseries, des fatmas obéissantes,
Bien dociles pour ramasser, nettoyer, torcher leurs fientes,
Mais que dalle, le projet a capoté,
Le plan a mal tourné, laisse-moi jubiler,
Ils sont tout pâles, on a cassé le gouvernail,
Aïe, aïe, aïe,
On leur a foutu la pagaille,
Qu'est-ce que tu croyais ?
Qu'on allait dire merci ?

Z.E.P., extrait *La Gueule du patrimoine*

215

Rires et joie

Lorsque nous nous sommes vues pour élaborer la trame de l'épilogue, cet été 2022, à la fin de notre réunion, nous avons ri. Nous imaginions les réactions que susciterait ce livre auprès de certain·e·s collègues, ceux et celles pour qui la chose la plus épouvantable qui puisse arriver à l'université, que disons-nous ! à la société, au monde entier, serait l'avènement de l'islamogauchisme ou, pire encore, du *wokisme*. Nous les avons imaginé·e·s ce livre en main, y voyant leurs cauchemars confirmés : voici des femmes musulmanes, fières de l'être, portant le foulard pour la plupart, activistes pour beaucoup d'entre elles, s'aimant les unes les autres, voulant marquer l'histoire et changer la société (radicalement qui plus est !), pour qu'elles et les leurs, leur communauté (ô horreur ! ô retour à la barbarie !) y aient enfin un avenir. Secrètement, l'une de nous anticipait avec amusement, la paraplexie cognitive dans laquelle ces collègues seraient plongé·e·s lorsqu'ils et elles découvriraient qu'est défendue dans ce livre, ici et là de façon très explicite et argumentée à l'aide des écrits de Malika Hamidi, l'idée selon laquelle la foi religieuse peut servir de vecteur d'émancipation. Mais, fulmineraient-

ils, que font ces deux termes dans une même phrase ? Et lorsqu'ils et elles apprendraient, dans d'autres contributions, parfois les mêmes, que c'est la sociologie elle-même qui a permis aux autrices de déconstruire les mécanismes de pouvoir et de s'affirmer, se valoriser, en tant que féministes musulmanes. Quand va-t-on enfin, se demanderaient-ils, mettre un terme à ces usages inconvenants de *notre* science ? !

Que le CNRS définisse l'islamogauchisme comme un slogan creux « ne correspond[ant] à aucune réalité scientifique », qu'il condamne les « tentatives de délégitimation de différents champs de recherche, comme les études postcoloniales, les études intersectionnelles, ou les travaux sur le terme de « race » [au motif que ceux-ci favoriseraient l'islamisme] », n'y change rien. De nombreux collègues et sociologues de renom continuent à penser que le danger est là, dans ce que qu'ils et elles ont appelé, avec le goût de l'exactitude et du tact qui les caractérise, la « *doxa* anti-occidentale » ou « le prêchi-prêcha multiculturaliste² » prônés à l'université. Le constat auquel ce livre oblige alors est simple : malgré les multiples disqualifications qui les ciblent jusque dans les institutions censées pourtant aider à leur épanouissement, des musulmanes ne se laissent pas faire. Elles ne se taisent pas et, au contraire, jouent la carte de l'iconisation de soi, avec humour et exagération, sensualité et romantisme, colère et acharnement. Plus même, elles brandissent le *gloss* et le sac à main offert par la grand-mère, à la façon de Maja-Ajmia Yde Zellama, comme outils d'empouvoirement avec un manque de modestie et un goût du bling-bling qui risquent de *nous* mettre en situation de

1. CNRS, « L'«islamogauchisme» n'est pas une réalité scientifique », communiqué de presse national, Paris, 17 février 2021, en ligne sur le site du CNRS (cnrs.fr). Une contextualisation s'impose : fin 2020, après l'assassinat de Samuel Paty, le ministre de l'Enseignement supérieur en France demande au CNRS de collaborer à ou de réaliser une étude sur la portée supposément islamogauchiste des recherches menées dans les universités. La réponse du CNRS est à la fois épistémologique et politique : l'objet d'étude n'existe tout simplement pas ; le CNRS peut donner un éclairage mais refuse de passer par une disqualification *a priori*. Voir aussi note suivante.

2. Collectif, « Une centaine d'universitaires alertent : "Sur l'islamisme, ce qui nous menace, c'est la persistance du déni" », *Le Monde*, tribune, le 31 octobre 2020. Une réplique de la part d'autres universitaires paraîtra quelques jours plus tard : Collectif, « Université : "Les libertés sont précisément foulées aux pieds lorsqu'on en appelle à la dénonciation d'études et de pensée" », *Le Monde*, tribune, le 4 novembre 2020. C'est dans la foulée de cet « échange » que la demande d'enquête dont traite la note précédente a lieu.

désarroi, nous, femmes nées dans les années 1970 (nous y reviendrons); et elles le font alors même qu'elles font l'objet de pressions d'ordres divers¹. La disqualification n'est pas qu'un mot théorique.

Une telle audace ou persévérance a de quoi susciter notre joie. Depuis plus d'une génération, à Bruxelles comme ailleurs, les corps des femmes musulmanes sont plongés dans une ambiance qu'on peut qualifier, sociologiquement parlant, d'islamophobe. Que ce soit de la fétichisation ou de l'hostilité qui est exprimée à l'égard de ces femmes, il règne un consensus où tout le monde ou presque, où les institutions du moins voudraient que les musulmanes se désolidarisent de leur communauté et de leur foi, qu'elles rentrent dans le rang des citoyennes reconnaissantes des chances qui leur sont offertes, et qu'elles le *montrent* en se dévoilant. Ainsi, l'une de nous se souvient de l'époque où, à peine sortie de l'université, cette même institution voulait soudainement mettre un terme au voile². Elle se souvient d'étudiantes voilées quittant l'auditoire sur ordre d'un professeur qui se voyait obligé de le leur demander, par principe vous comprenez, pour qu'un jour la femme soit libérée – pour ne pas parler d'incidents bien plus hargneux. Depuis lors, cela n'a pas cessé. Aujourd'hui encore, cette même Bruxelloise, l'une de nous donc, voit les écoles fréquentées par ses *filles* – mais quand cela va-t-il s'arrêter? – ne pas pouvoir employer de femmes avec un foulard alors même qu'elles sont confrontées à une pénurie d'enseignant·e·s³. Comme

1. Plusieurs autrices évoquent ces pressions qui proviennent tant de la sphère médiatico-politique que de la sphère digitale (les réactions de *haters*, les mises en accusation dans les supports médiatiques écrits, par exemple).

2. Le port du foulard n'a jamais été interdit dans les universités belges mais plusieurs professeur·e·s ont ouvert le débat dans les années 2000, quand les jeunes filles portant le foulard ont été de plus en plus nombreuses à s'inscrire à l'université. Ce fut le cas notamment à l'Université libre de Bruxelles où les autorités et les académiques, entre autres, étaient (très) divisés au sujet d'une éventuelle interdiction du foulard. Il est à noter que la ligne de fracture ne suit pas nécessairement le clivage gauche-droite, ni ne conforte l'idée d'une rupture générationnelle. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, Hervé Hasquin, *baby-boomer*, homme politique libéral du parti MR (alors appelé PRL), ancien Recteur (1982-1986) et ancien Président du Conseil d'Administration de l'ULB (1982-1995) est reconnu pour s'être opposé à l'interdiction du port du foulard, même dans les années 2000 quand le débat était vif à l'ULB, et ce au nom du respect de la liberté religieuse.

3. La Constitution belge établit le principe de la neutralité qui vaut pour toutes les structures de l'État et par extension, pour l'entièreté de la fonction publique. Depuis plusieurs années, l'interprétation de ce principe fait débat dans les arènes politiques, suscitant la discussion entre les /..

le constatait une autre maman, portant le foulard et tout aussi consternée : « Le gouvernement préfère que le système scolaire s'effondre plutôt que d'y voir enseigner une femme voilée¹ ».

C'est dire combien l'ambiance islamophobe est éreintante et fatigante. Passant d'une génération à l'autre, l'islamophobie devient ce processus d'érosion du sens de soi et du sens d'appartenance qui ressemble à bien des égards à du harcèlement moral subi sur une longue durée, produisant les mêmes troubles que celui-ci. Les rires et la joie suscités par ce livre, par les images, par les *safe spaces* et les comptes *Instagram* qui y sont renseignés, proviennent alors du fait qu'on réalise, ayant ce livre en main, combien les femmes musulmanes ne se sont *pas* inclinées, ni ne se sont conformées à ce que l'on peut appeler, dans les faits, leur disparition programmée. On comprend alors mieux le sens de la manifestation *#HijabisFightBack* organisée suite à la décision prise par la Cour constitutionnelle en 2020 de donner raison à l'école supérieur Francesco Ferrer dans sa décision d'interdire le port du foulard dans ses établissements, manifestation donc, que plusieurs autrices mentionnent et dont elles disent que ce fut pour elle un moment d'état de grâce, pour certaines un moment divin. Car elles y actent, en plein centre-ville, sur le Mont des Arts qui est partie prenante d'un ensemble royaliste et nationaliste – entendu ici au sens du *nation-building* –, leur résistance, leur amour de soi et leur solidarité. Elles y brisent le carcan d'une solitude subie au quotidien, en découvrant, en actant, qu'elles ne sont *pas* seules.

Comme le dit Souhaïla Amri, une des autrices, plutôt qu'à lutter, ce qu'elles apprennent ensemble, c'est à « tenir tête ». À Bruxelles, comme ailleurs, des femmes musulmanes, voilées et non voilées, ont tenu tête

../. partisans de la version dite exclusive et les partisans de la version dite inclusive du principe. Dans la pratique, le port du foulard est interdit aux enseignantes de l'école maternelle, primaire et secondaire de la Communauté française de Belgique, sauf dans le réseau confessionnel musulman et dans certaines écoles dites défavorisées de Bruxelles.

1. Voir la presse flamande à la rentrée 2021 : face à la pénurie d'enseignant-e-s, faut-il reconsidérer l'interdiction du port du foulard dans l'enseignement public flamand? Voir, entre autres, BRUNO STRUYS, « Lerarentekort zwengelt debat over hoofddoek opnieuw aan », *De Morgen*, le 20 octobre 2021 ; SARAH VAN GENECHTEN, « Hoofddoekenverbod op de schol om lerarentekort op te lossen? », *VRT Nieuws website*, le 30 octobre 2021.

et elles ne semblent pas prêtes à lâcher l'affaire. Elles font des histoires¹ et c'est ce qui nous remplit de joie.

Malaise et embarras

Le rire et la joie n'étaient pas les seuls affects au rendez-vous de cet été 2022, lors de notre réunion à trois, loin de là. Il y avait aussi le malaise et l'embarras, ou du moins le désir de ne pas s'engouffrer tête baissée dans un appui qui, sans autre questionnement, risquerait de se transformer en un acte de solidarité béate. Car les textes et les images repris dans ce livre, nous ont questionnées. Nous voulons ici les mettre au travail c'est-à-dire au contact de ce qui *nous* importe, femmes nées dans les années 1970, féministes issues de l'immigration ou du métissage, pour certaines musulmanes et/ou activistes dans le mouvement antiraciste, pour d'autres pas, et toutes trois professionnellement actives à l'université – dans des positions plus ou moins stables. En disant cela, rien n'est encore dit. Peut-être pourrions-nous commencer par notre goût de la modestie.

Il semble que nous ayons en commun une certaine éthique de la modestie. C'est ce que nous nous sommes dit lors de cette réunion, arrivées à cet endroit de la discussion triangulée. Cette éthique, nous l'avons mise en lien avec l'*ethos* et la socialisation musulmane, tant il est clair que le mode d'individuation qui prévaut dans la structure familialiste exportée par les familles de pays à majorité musulmane vers Bruxelles est, entre autres, respectueux des aîné·e·s et enclin à garder la cohésion collective au détriment des *ego*. L'une d'entre nous se souvient d'un *leitmotiv* éducatif de son enfance et de son adolescence : « Est-ce que tu crois que tu es quelqu'un ? » (أَدم, Adam, signifiant la personne), dont la vocation est de temporiser les désidératas centrés sur le Soi. Or, quelle distance ne sépare-t-elle pas, n'est-ce pas, ce souci de discrétion de l'explosion egotripée des instagrammeuses dont témoigne ce livre ?

1. VINCIANE DESPRET et ISABELLE STENGERS, *Les Faiseuses d'histoires. Que font les femmes la pensée?*, Paris, La Découverte, « Les Empêcheurs de penser en rond », 2011. Ce livre inspire également d'autres passages dans l'épilogue, au sujet de l'attitude modeste teintée d'orgueil, de l'arrivée à l'université des non-héritières, entre autres.

De proche en proche, s'agissant du type de présence que nous affichons de longue date dans l'arène publique, nous voyons aussi dans cette modestie un mélange de sens de la dignité personnelle adossée à l'orgueil, d'auto-injonction à l'abnégation de soi, voire au sacrificiel, le tout mis au service de l'intérêt collectif ou de l'émancipation du groupe dont on défendrait politiquement, parfois farouchement, parfois maladroitement, la cause. Telle est l'attitude qui dicte notre conduite, nous semble-t-il, à toutes les trois. L'éthique de la modestie est si belle. Nous ne voulons pas nous afficher, surtout pas. Nous ne voulons pas être vues ou ne le faisons que par nécessité, pour la cause. Nous ne souhaitons surtout pas (revendiquer d')être belles ! À la limite, si cela est signalé très vite, l'air de rien, comme quelque chose d'accidentel, ça passe et peut nous procurer un plaisir furtif (on ne va pas non plus s'en offusquer), mais nous ne voulons pas être suspectées de monstration, non... De fil en aiguille, la conversation place notre malaise, du moins en partie, sous le signe d'enjeux genrés.

En effet, à y regarder de près, la matière première des contenus digitaux développés par les autrices – ce kaléidoscope de visages iconisés, ce feu d'artifice d'effets visuels et le trop-plein d'affects intimistes qui les accompagne – nous dérange *parce que* nous sommes de ces femmes pour qui la noblesse d'âme impose le verrou sur la démonstration publique des émotions (*exit* les affects et les mots *d'amour* interpersonnels !). L'image, la simulation, la scénarisation, l'exaltation ou à l'inverse la banalisation du corps à soi (féminin) dans tous ses états et en situation – tantôt beau, tantôt laid – est totalement dans le hors-champ de notre ligne éthico-esthétique publique. Intéressant. Interpellant aussi. En tant que produits de l'histoire iconique féminine de l'ère *pré* Me#Too, nous semblons avoir souscrit à la double injonction paradoxale faite aux femmes de s'inscrire à l'intérieur d'une norme de respectabilité entre désirabilité et pudeur. La bédéiste Liv Strömquist impute l'injonction au référentiel judéo-chrétien occidental car, dit-elle, « selon une coutume vieille d'environ 1 900 ans [...] le seul moyen pour une femme d'atteindre ce juste équilibre – parvenir à être plaisante sans tomber dans la coquetterie – est de ne pas avoir conscience de sa beauté ¹ ».

1. LIV STRÖMQUIST, *Dans le palais des miroirs*, Paris, Éditions Rackham, 2021.

En outre, nous, femmes *1970 natives*, sommes les enfants de la dénonciation de la société du spectacle, or, sa progéniture, l'*homo numericus selfish*¹, serait « la prophétie autoréalisatrice du sociologue Baudrillard² ». Et pourtant... Ce qui nous interpelle, c'est la manière dont en réalité, les images produites par les influenceuses *2000 natives* dérangent le *male gaze*. En lieu et place de l'hétéro-exploitation visuelle androcentrique, à destination commerciale d'un public d'hommes, les influenceuses auto-exploitent des images de femmes *par et pour* les femmes. Les communautés digitales des instagrammeuses sont composées de beaucoup de « sœurs », du moins, les visent-elles. Nous y voyons l'écho du phénomène Kim Kardashian, épinglée comme « femme d'affaires » via simple *googling*, et de la *Beyoncé-isation* du trafic d'images de nos silhouettes féminines qui combinent, dans une mixture impure, le *self* entrepreneuriat néolibéral et la défense de causes antiracistes et antisexistes. Par exemple, parmi les icônes contemporaines les plus influentes, Kardashian s'est profilée comme critique de la condition carcérale des Afro-Américains, ou encore, Beyoncé a rendu sublimes les corps d'hommes et de femmes noir·e·s dans ses clips, avec une intention présentée comme antiraciste. Surtout, l'une et l'autre mettent en œuvre la distorsion des codes corporels hégémoniques du *blantriarcat*.

On est donc loin, très loin, de l'icône des années 1980, Kate Moss. Ainsi, aujourd'hui, la chirurgie esthétique, parmi d'autres conséquences consuméristes qui découlent de la star-système, est mobilisée non pas *contre* mais *en faveur* des fesses rebondies, des formes plantureuses, des poitrines volumineuses... Les instagrammeuses sont, à l'inverse de nous, les enfants de cette distorsion imagière énochale. Elles participent du relatif ébranlement de l'icône féminine blanche unidimensionnelle sur les podiums de la mode, de la *fashion* et de la haute couture qui faisait de l'anorexie l'actualité phare de notre adolescence dans les années

1. *Selfish* est le titre du livre de selfies de Kim Kardashian dont la vente en avant-première, en nombre limité (500 exemplaires), s'est faite en moins d'une minute (source : Wikipedia). KIM KARDASHIAN, *Selfish*, New York, Rizolli Universe Publishing, 2015.

2. PAULINE ESCANDE-GAUQUIÉ, « Kim Kardashian ou le selfie ? », in PAULINE ESCANDE-GAUQUIÉ et BERTRAND NAINVIN, *Comprendre la culture numérique*, Paris, Dunod, 2019, en ligne : <https://www.cairn.info/comprendre-la-culture-numerique—9782100795840-page-100.htm>

1990. Et encore, elles y participent tout en fabriquant une bifurcation par rapport au chemin tracé par le binôme Kardashian-Beyoncé. Elles créent une *nouvelle* variante du regard contemporain qui tente de s'émanciper du *blantriarcat*, et c'est peut-être ce qui nous a le plus frappées, dérangées et impressionnées. Tant bien que mal, voici comment nous décririons cette nouvelle variante.

Reflet de la *modest fashion*, le réservoir visuel produit par Salwa Boujour, Maja-Ajmia Yde Zellama, Manal Yousfi, Souhaïla Amri, Fatima-Zohra Ait El Maâti n'offre pas de corps dénudés mais dessine les contours d'une agencité (*agency*) où les identités de genre se performant dans une complexité telle qu'elles en deviennent troublantes. Inclassables. Qui sont-elles, en tant que femmes vingtenaires dans l'espace public ? Filles de la pop globalisée ou des cultures urbaines d'inspiration afro-américaine (voir l'interview de Samira Hmouda au sujet du *System_D*, ou encore la contribution de Maja-Ajma Yde Zellama qui emprunte à la pop arabe, au hip-hop et à la télé réalité) ? Féministes musulmanes ou femmes voilées ? Femmes descendantes de l'histoire de la migration maghrébine à Bruxelles qu'elles activent et réactivent à chaque action ? Femmes soucieuses de leur beauté, de leur bien-être, de leur santé mentale et, à ce titre, bénéficiaires de la société néolibérale respiritualisée au développement personnel ? Femmes-modèles, dont l'image doit représenter, inspirer, rendre confiantes les sœurs cadettes qui leur ressemblent ? Femmes intellectuelles, artistes, participant de l'élaboration d'un discours théorique engagé, en mots et en images, sur les rapports de force genrés et raciaux dans le contexte bruxellois ? Ou peut-être pas « femmes » du tout ? Ou peut-être toutes ces filiations à la fois ? Inclassables.

Autrement inclassables peut-être que, nous, femmes *1970 natives*, l'étions sous ce prisme précis et maintenant daté (ou du moins à renouveler !), d'une autre norme de la féminité, lorsqu'au tournant du siècle, nous nous revendiquons être des intellectuelles militantes, des battantes, refusant catégoriquement tout ce qui de près ou de loin touchait à l'étiquette de « femmes » ou de ladite « féminité ». Autrement inclassables peut-être que, nous, femmes *1970 natives*, qui tenons encore, beaucoup même, à la frontière entre le virtuel et l'organique (comme on l'appelle

aujourd'hui) et à l'idée que la vie réelle, la *vraie* vie, le militantisme qui fait la différence, l'amour sororal qui compte, ne peuvent *pas* consister en une présence et une effervescence créées de toutes pièces sur les réseaux, aussi créatives et ingénieuses soient-elles. Nous touchons là à une interrogation qui ne nous a pas lâchées cet été, ayant le manuscrit du livre en mains, une interrogation lancinante sur la pertinence d'agir autant sur les réseaux sociaux, c'est-à-dire dans un monde qui ne serait au fond « que » virtuel.

À y réfléchir, là aussi, les choses sont bien plus complexes. En effet, il nous semble que par le truchement de la réinvention digitale de l'autoportrait (voir en particulier la contribution de Salwa Boujour sur l'usage politisé des selfies) – qui, de fait, est un outil de langage classique depuis longtemps dans les arts visuels pour les peintres, les plasticiens et les photographes –, les autrices pratiquent la réappropriation d'un *visage à soi* dans une ville et une urbanité qui sont aujourd'hui amplifiées par leur écho visuel, sous des modalités capitalistes digitales. L'autoportrait est alors une fabrication trouble dont l'enjeu se trouve *online*, mais pas que... L'autoportrait se faufile aussi dans les salles de théâtre (Souhaïla Amri ne constate-t-elle pas l'absence des femmes portant le foulard d'abord sur une scène bruxelloise?), dans les lieux de projection (la *Yasmeen* de Maja-Ajmia Yde Zellama n'est-il pas le visage filmique des romances urbaines du Bruxelles de demain?) ou encore, dans les conversations quotidiennes menées dans les cuisines, les livings, les bus et les trams (les récits ne sont-ils pas censés irriguer la communauté des « leurs »?). Autrement dit, si Instagram est le médium préférentiel de plusieurs contributrices, ces dernières ne s'y limitent pas et multiplient les registres de présentation du Soi *on* et *offline*. Là où nous, *1970 natives*, voulons maintenir intacte la frontière et revendiquer que la vie vraie se passe de l'autre côté, elles, elles semblent être devenues maîtresses de l'hybridation, défier la frontière qui compte à *nos* yeux, et là encore, jeter le trouble.

Bref, la complexité des subjectivités politiques fabriquées par les autrices, saute aux yeux ! C'est probablement elle qui nous mettait dans l'embarras. Elle est le leitmotiv du livre. Cette complexité relie les autrices entre elles – le Soi est instruit par une hétérogénéité d'attachements dans la plupart des contributions –, mais sans que ce commun dénominateur

ne puisse jamais les encadrer, ni les définir une fois pour toutes. Il y a de l'excès à toute définition que la lectrice ou le lecteur essaierait d'appliquer, et cet excès est non pas toléré mais *revendiqué*. Le trouble est jeté à chaque tournant, incluant même le capitalisme digital que les autrices mobilisent plutôt que de rester intactes en se positionnant face à lui (comme les *1970 natives* auraient eu tendance à le faire !). Au cœur de la démarche, se trouve le désir non seulement de déconstruire mais aussi de repositionner un Soi complexe et pluriel. Là où, au nom du féminisme, nous *1970 natives*, voulions effacer toute spécificité liée à notre « petite » personne, les autrices affirment que ces spécificités et l'image personnelle qui en découle doivent être remaniées afin de *contrer* la confiscation et l'expropriation opérées par les structures sociales du « voir ». Elles lancent une contre-injonction : *Rendez-moi mon image !* Car oui, l'image compte, qu'on le veuille ou non, pour le meilleur et pour le pire, dans une société désormais pleinement oculocentrée.

Descendances

Au vu des réflexions précédentes, on serait tenté de croire que la question du sujet politique – question qui vise à savoir *qui* mène la lutte, quelle *conscience collective* doit servir de carburant – n'a plus de sens. Nous sommes d'un autre avis (*1970 natives* que nous sommes, haha !). La question se pose de savoir quel sujet politique est au principe des luttes antiracistes et antisexistes, intersectionnelles et décoloniales, menées par les contributrices du livre. Car ce serait une erreur de ramener cette génération d'influenceuses, aux récits individuels du Soi multiple ou à un quelconque nouvel avatar de l'individualisme politique, comme si la lutte n'était plus que la somme des émancipations réalisées par des femmes egotripées. Ici, chez les autrices, le « je » est autant le « nous ». Plus même, à travers leurs contributions s'opère la déconstruction de la polarité entre le « je » et le « nous » et s'articule une inversion de la formule militante habituelle : « Je n'irai bien que lorsque nous irons bien » se conjugue dorénavant avec l'exigence selon laquelle « Nous ne pouvons pas aller bien si je vais mal ». Ou plus simplement, selon la formule de Manal Yousfi dans ce livre même : « J'existENT ».

Visuellement, cette hybridation entre le « je » d'une part, et le « nous », le « ils-elles-iels » d'autre part, se lit dans les mises en scène dont on s'aperçoit assez vite, en les regardant avec la focale du sujet politique, qu'elles n'ont pas pour but *d'esthétiser* le soi mais bien de le *présenter* c'est-à-dire de le rendre présent et de l'affirmer dans l'espace public. L'image individuelle devient vectrice d'une activation pensée comme étant collective. En bonnes sociologues que nous sommes, nous nous risquons alors à une hypothèse : tout se passe comme si une conscience *triple* animait les interventions. La conscience de soi véhiculée à travers ce livre combinerait un Soi « racisé » et « génré », un Soi héritier des mobilisations historiques et un Soi connecté à une tradition spirituelle et divine. Le tout, en même temps, bien sûr, mais par souci de simplicité, à des fins analytiques disons, nous les reprendrons un à un dans ce qui suit.

Premièrement, il ne fait aucun doute que les autrices mènent, chacune à leur façon, une lutte constante contre les cadres racistes et misogynes dont elles subissent les effets au quotidien. Placés sous le signe de la lutte, les corps et les personnalités qu'elles mettent en scène s'épaississent d'une nouvelle couche de significations : ils incarnent les aspirations d'émancipation tout autant qu'ils marquent les nombreuses blessures subies. En effet, aucune femme racisée, qu'elle soit jeune ou âgée, issue des classes populaires ou privilégiées, qu'elle ait eu à affronter « seulement » le racisme misogyne ou aussi l'islamophobie ou encore, la négrophobie, ne peut l'ignorer : les images sont saisissantes par leur beauté en apparence simple, ordinaire, désinvolte, signalant par là qu'une femme racisée peut, ou devrait pouvoir, vivre sa vie ici, en Belgique, en Europe, prendre un café, être amoureuse, faire du théâtre, sans avoir à se mouler dans les formes du blantiarcat. Par là même, entre les lignes, ces images évoquent la douleur, la souffrance, l'angoisse et les phases de dépression que tant de femmes immigrées ou métissées ont vécues, et vivent encore. Elles signalent que ces femmes, et nous en sommes, comprennent bien et ont toujours compris – ne fût-ce que par les sensations et les tensions épidermiques dont tant de situations quotidiennes sont tramées – que le système (pour faire court) est un obstacle plus qu'un soutien dans leurs trajectoires. Elles ont compris, et c'est parti-

culièrement vrai pour la jeune génération, qu'elles doivent affronter la précarisation néolibérale obligeant à un auto-entrepreneuriat constant semé d'incertitudes et d'absence de garanties.

Bref, l'image n'est pas ce qu'elle semble être à première vue. Elle présente différents niveaux de lecture, dit-on, mais nous aimerions adapter la formule et dire que ces images ouvrent à des affects très différents selon qu'on se sente plus ou moins concernés par les situations mises en scène, plus ou moins proches de ces femmes existentiellement et épidermiquement parlant. En effet, les affects peuvent aller de l'indifférence amusée ressentie par celui qui voit les images de loin, au rappel d'une douleur subie par celle qui sait que le quotidien ordinaire n'est *pas* toujours si lumineux, ou encore, l'affect peut être la joie ressentie par celle à qui l'image rappelle que le quotidien *pourrait* devenir lumineux. Drôle d'*egotrip* que celui qui est résolument partagé...

Deuxièmement, les autrices se savent et se proclament porteuses d'un héritage politique. À plusieurs reprises, elles nous rappellent que si elles sont là, c'est parce que d'autres étaient là avant elles. Leurs grands-parents, leurs parents, leurs tantes et leurs oncles ont émigré vers la Belgique et y ont posé les bases d'une présence postcoloniale, *bien avant* elles. Ces travailleurs et travailleuses sont les bâtisseurs des routes, des tunnels, des métros, mais aussi des commerces, des mosquées et des associations de quartier qui ont durablement transformé la ville et le pays où devaient grandir leurs enfants, leurs neveux et leurs nièces. Suit le moment où ces enfants tentent de réaliser le désir d'appartenance à la société belge en se manifestant dans l'espace public *via* les études universitaires ou en hautes écoles et *via* les premières mobilisations antiracistes, certaines ciblant déjà l'interdiction du foulard. Mais, se souvient l'une de nous, il fallait trouver les mots afin d'exister politiquement. Ces mots seront façonnés dans les années 2000, explique-t-elle, avec l'introduction au sein des luttes antiracistes d'une approche féministe et post-coloniale. Le tournant est important. Tandis que les premières mobilisations visaient l'intégration, se faisaient au coup par coup, au gré de l'actualité, souvent avec le soutien paternaliste d'associations établies, celles qui suivent dès les années 2000, ne visent plus l'intégration – en tout cas pas une intégration coûte que coûte pensée comme assimilation à la

société belge – mais elles veulent dorénavant s’attaquer aux structures racistes, misogynes et post-coloniales de cette même société. Mais revenons-en au livre.

« Je garde la tête haute en pensant à ma famille et à mes ancêtres », déclare Salwa Boujour en décrivant les photos d’identité de ses grands-parents. Les autrices de ce livre, se disent volontiers héritières de tous ceux et celles qui les ont précédées, en même temps que de favoriser tout particulièrement les dernières mobilisations évoquées, celles qui ont cessé de « dire merci », et qui se sont attaquées aux structures d’oppression. Leurs images et leurs textes sont produits dans le sillon d’une génération dont le sociologue Abdelmalek Sayad dirait qu’elle a définitivement rejeté la politesse comme mode d’existence politique ; ce mode d’existence que Sayad a si bien analysé en montrant combien, au XX^e siècle, la pensée d’État faisait de l’émigré un *immigré*, un invité, c’est-à-dire un non-être politique. Bref, le temps est passé où l’on se disait, sur le ton de l’évidence : « Quand on est invité chez les autres, on a une obligation de réserve¹ ».

Finalement, en troisième lieu, la dimension collective portée par les autrices apparaît à travers la présence de Dieu dans leur vie. Le Divin, *Allah, God*, Celui qui a créé les terres et les cieux, est aussi Celui sans qui la lutte ici-bas n’aurait pas de sens. Sa présence peut être détectée dans les signes quotidiens que sont, pour ne nommer que quelques instants divins mentionnés dans le livre, le soleil qui brille le jour de la manifestation, l’endurance qu’on trouve dans les moments d’épuisement, l’inspiration qui s’empare de la réalisatrice lors de la création. « Prosélytisme ! » s’exclameront certain·e·s et nous devinons déjà le regard dubitatif voire le rejet qui se dessinera en creux, dans les plis du visage, lorsqu’ils et elles liront ces passages qui évoquent Dieu. Pour notre part, nous trouvons interpellante cette incapacité qu’ont la plupart de nos concitoyens de se penser dans un rapport à un Autre immatériel, de s’y engager... Sauf quand il s’agit de l’animisme, de Gaïa ou des puissances de la Nature bien sûr, parce que la Nature, c’est beau et c’est joli. Au fond, avouons-le, toutes

1. ABDELMALEK SAYAD, « Immigration et “Pensée d’État” », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 129, septembre 1999, numéro spécial « Délits d’immigration », p. 5-14.

trois, nous sommes fatiguées d'assister à ces situations malheureusement banales, où, dès que la puissance Autre prend le nom de Dieu ou d'*Allah*, le croyant ou la croyante se fait rappeler à l'ordre : on lui brandit la séparation entre l'État et l'Église, entre la sphère publique et la sphère privée, pour pointer du doigt sa barbarie potentielle ou du moins, l'imbécillité qu'il y a à croire en Dieu et à s'appuyer sur cette croyance pour s'engager.

À vrai dire, selon nous, il est impossible de comprendre la puissance d'un soi et plus encore, d'un soi politique, sans comprendre le cheminement spirituel qui l'accompagne. Nous-mêmes, autrices de cet épilogue, en faisons l'expérience au quotidien, dans la « vraie » vie ou par les livres et les réflexions philosophiques que nous lisons : pour nombre d'entre nous, en Europe et ailleurs, s'adorer, c'est s'adorer à travers Dieu. Avoir la foi, c'est se concevoir et se voir comme la création de Dieu et Le remercier pour ce qu'Il a rendu possible. C'est tenter de rendre sa vie digne d'être vécue et ce, grâce aux joies rencontrées, malgré les désastres traversés et aux mieux de ses possibilités. Ainsi, Manal Yousfi conseille à une descendante, dans une lettre qu'elle lui adresse, de ne pas se plier aux regards des autres, mais de se construire dans la rencontre et l'enchevêtrement de deux regards seulement, « le tien et celui du Très Haut. », pour trouver le courage et la sagesse qui lui seront nécessaires pour apprendre à savoir *qui* elle est et ce qu'elle *veut* de ce monde, dans ce monde. Plus généralement, les autrices introduisent le lecteur et la lectrice dans un quotidien dont la spiritualité divine n'est pas évincée, et où le Soi existe nécessairement à travers le Divin. Il n'y a pas là de sacrifice mais de réhabilitation d'une vie singulière ici-bas qui reste en connexion avec l'au-delà, et de ce que cette connexion exige d'elles courage et amour, persévérance et humour.

En résumé, se construisant dans la triple articulation du Soi qui vient d'être décrite, les autrices renforcent la présence post-coloniale au sein de Bruxelles, de la Belgique, de l'Europe, et d'autres lieux encore qui sont connectées par leurs interventions. Elles œuvrent comme influenceuses pour leurs propres descendances et se savent être une courroie de transmission des futures valeurs, après avoir réactivé et en transformée des valeurs héritées, et, à ce titre, elles se sont rendues capables d'être responsables de l'avenir là où elles sont, où nous sommes.

Savoirs vivants

Revenons à présent sur le spectre de l'islamogauchisme brandi par certain·e·s de nos collègues. Non pas que l'université serait *the place to be* et le lieu vers lequel toute réflexion doit revenir, mais nous y sommes toutes les trois actives et il nous faut comprendre de quoi la haine de l'islamogauchisme y est le nom. Qu'est-ce qui se joue là ? Qu'est-ce qui semble à ce point menaçant que les boucliers doivent être levés ? Et comment prendre au sérieux la colère de nos collègues et éviter d'interpréter leur réaction comme la manifestation de leur bêtise ou de leur ignorance ?

Arrêtons-nous donc un moment sur la colère ou du moins la désapprobation que suscite chez les collègues, parmi bien d'autres dits responsables et élites de la société, toute critique de l'Occident qui *lie* cette critique à la volonté d'un décentrement. Nous avons peut-être trop vite évacué ces sentiments sous prétexte que ceux-ci proviendraient d'une peur insensée et bornée. Certes, l'islamogauchisme n'existe pas et brandir ce danger est aussi absurde que violent, mais cela n'empêche pas que les collègues évoqué·e·s sont peut-être à juste titre alertés en *sentant* la présence d'un mouvement souterrain qui, selon nous, existe bel et bien et dont participe, voire que justifie, ce livre. Ce mouvement concerne la production de savoirs vivants, engagés et engageants. C'est cela que nos collègues redoutent : la puissance des outils conceptuels fabriqués dans le va-et-vient activiste entre la société civile et les universités, *en dépit* de la coupure épistémologique entre faits et valeurs.

Cette puissance-là est à craindre, en effet, puisqu'elle met en péril le *statut* des universitaires et de ce fait, elle questionne le sens même des savoirs qui y sont produits. Expliquons-nous. Le statut donne les assises aux universitaires : ceux-ci doivent être traité·e·s avec respect de par leur *position* qui témoigne de leur expertise et de leur capacité à franchir les haies de la course académique sans se faire éliminer. La distinction de l'élite se joue là, dans l'élimination des *autres*. Le respect leur est dû, car on suppose que de tels êtres ambitieux et intelligents sont capables de connaître la société pour de vrai, c'est-à-dire sont capables de l'analyser, de la décortiquer, d'en établir la vérité, sans se laisser emporter par l'opinion publique et la conviction politique. Les collègues

évoqués sont alors ceux et celles qui adoptent cet idéal et qui, empruntant à l'institution conçue de la sorte leur sens de l'utilité et de la respectabilité sociales, *se doivent* de critiquer les savoirs qui arriment l'analyse à l'engagement, tels, entre autres, les savoirs développés par les études post-coloniales et intersectionnelles (bingo !). Ces collègues *se doivent* de défendre leur sens de soi professionnel et statutaire, dont dépend l'aura des savoirs produits à l'université, sans quoi ils et elles tomberaient de leur piédestal sociétal.

Malheureusement pour ces collègues devenus maîtres en l'établissement des vérités-que-factuelles, ils et elles ne sont pas seuls à l'université (ce phénomène porte un nom : « la baisse du niveau » !). Y sont arrivés peu à peu, gravissant jusqu'aux échelons les plus élevés, les non-héritiers. Certes, ces filles, fils et autres enfants des classes populaires ou issus de l'immigration ne s'opposent pas tous à l'identité établie, tant s'en faut, mais ils et elles sont nombreux à prendre le contre-pied, à résister à l'injonction de l'objectivité apolitique, et à associer activement, assidûment, avec amour et acharnement, l'analyse *et* l'engagement, les outils conceptuels *et* le devenir-soi, comme le *double* pilier de la recherche. Ces non-héritiers ne s'en tiennent pas aux vérités-que-factuelles et réfléchissent aux conséquences, émancipatoires ou non, des savoirs qu'ils et elles produisent et ce, en s'inspirant de ce qui se dit et se vit tant au sein qu'en dehors des murs de l'université. Voilà donc l'autre source de la joie que nous évoquions, celle que nous avons ressentie en lisant ce livre, qui est la joie de découvrir que le trafic des concepts continue à travers les murs de l'université, que le va-et-vient intellectuel s'intensifie, à des fins résolument activistes et subversives.

Disons le franchement. Pour nous, la séparation entre faits et valeurs, entre analyse et engagement, entre outil conceptuel et transformation de soi, bref, la séparation qui tient à une conception apolitique et neutre des savoirs, représente un réel gâchis ! À nos yeux de chercheuses et à ceux de bien d'autres collègues désignés très approximativement et en vertu de la terminologie actuellement en vogue de *wokistes*, la recherche n'a d'intérêt que parce qu'elle *fait exister* un phénomène qu'on n'avait pas encore saisi ni conçu de la sorte. Elle fait exister un *problème*. Elle produit une vérité qui est toujours la double affirmation de faits et de

valeurs, et c'est là tout son intérêt. Pour le dire encore autrement, toute analyse, quelle qu'elle soit, est, par sa conception et sa formulation mêmes, une *intervention* dans les affaires du monde. De le nier fait passer en douce le pouvoir des savoirs qui prétendent ne pas en avoir ou, pire encore, enlève aux chercheur·e·s l'envie même de produire des savoirs qui visent l'empouvoirement. Il nous incombe alors, à l'université comme ailleurs, de nous saisir de ce pouvoir c'est-à-dire de relayer *ces* analyses et *ces* formulations qui ouvrent des pistes de transformation. C'est à cela que servent les études et les analyses, car oui, qu'on le veuille ou non, elles *servent* !

C'est dans cet état d'esprit que l'autrice Salwa Boujour semble avoir créé une émission pour la radio AraBel FM¹, parce qu'elle éprouvait « l'urgente nécessité de partager [s]es données empiriques, [s]es connaissances sociologiques et psychologiques avec [s]a communauté Instagram, et ce, en vue de disséminer une logique de *care* collectif, de réappropriation de soi, de repossession d'un récit propre et d'auto-valorisation à la fois individuelle et collective ». Bien entendu, si l'émission « Arabica » avait visé la simple vulgarisation et diffusion des résultats des recherches menées en sciences sociales, tout le monde, les universitaires en premier, aurait applaudi à deux mains, pour la simple raison que le *statu quo* aurait été maintenu. Toutefois, que ces recherches soient traitées non pas comme des moulins à résultats mais comme des outils de transformation de soi, de valorisation d'héritages et d'appartenances, bref, comme des outils *existentiels*, d'affirmation de faits et de valeurs, voilà qui dérange. Car la plupart des milieux bien en place préfèrent ignorer que les savoirs universitaires sont des savoirs engagés et engageants qui – pour autant que leur caractère « éthopoïétique² » soit affirmé

1. AraBel est une radio publique belge francophone destinée aux publics arabes, amazigh et musulmans. Pour l'écouter : <https://www.arabel.fm/>

2. MICHEL FOUCAULT, « L'écriture de soi » (1983) in : *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 2001, tome II, p. 1237. La fonction éthopoïétique que Foucault reprend de Plutarque, désigne ces instances où l'écriture « est un opérateur de la transformation de la vérité en *ethos* ». Plus généralement, dans une tradition qu'a fait sienne le Groupe d'études constructivistes à l'Université libre de Bruxelles (GEC), dont sont membres deux des autrices de cet épilogue, porter une attention au caractère éthopoïétique des savoirs consiste en la volonté de faire exister les problèmes de telle façon à ce qu'ils ouvrent des nouvelles prises et voies de réflexion pour le monde à faire.

et cultivé – aident à briser le *statu quo* ou, comme le disent les autrices, à faire histoire.

Dans ce livre, on sent alors la puissance qui peut émaner de féministes s'échangeant, à travers et par-delà les parois universitaires, le plus souvent grâce à l'arrivée à l'université des non-héritières *mais pas seulement*, des propositions expérimentales d'ascendance, descendance et appartenance. Entre les *safe spaces*, salles de théâtre, stations de radio et locaux de séminaire, parmi bien d'autres lieux, circulent des savoirs qui aident à donner sens à une vie, leurs vies, nos vies ; à tracer des devenirs autres en retraçant les généalogies ; à se décentrer en imaginant des zones de pertinence et d'importance sociétales différentes de celles offertes par la société. Des récits et théories sont transmis sans qu'on n'oublie, comme insiste la sociologue bruxelloise Véronique Clette-Gakuba, que ces savoirs sont nés en prise avec les violences systémiques, parce qu'il fallait et qu'il faut changer la société¹. Pour autant, ces savoirs ne sont jamais gagnés une fois pour toutes. Leur vivacité doit être évaluée à l'aune des voies d'émancipation et d'affirmation de soi qu'ils permettent dans une situation précise, ici et maintenant, sans quoi ils s'enlisent et produisent des ornières tout aussi sloganesques que celles créées par les savoirs experts. Bref, il faut que les propositions continuent à déranger.

En fin de compte, ce livre invite les lectrices et les lecteurs à suspendre les identités établies du statut social pour qu'ils et elles puissent accorder à l'*hybris* identitaire fabriqué par des activistes instagrammeuses bruxelloises, dans un dispositif expérimental et risqué, le pouvoir de les mettre au travail, intellectuellement et existentiellement. Peut-être s'agit-il avant tout d'un exercice de décentrement. Peut-être s'agit-il plus simplement de se laisser prendre au jeu. De se laisser affecter par les images inclassables et les formulations inattendues contenues dans ce

1. VÉRONIQUE CLETTE-GAKUBA y fait référence aux penseurs tels Aimée Césaire, Frantz Fanon, Léopold Senghor, Achille Mbembe, entre autres, de la tradition afrocritique ; voir son intervention en tant que discutante de la communication présentée par AYMAR NYENYEZI BISOKA, « Africanisme, extractivisme académique et colonialité : le point de vue afrocritique » lors du cycle de conférences *Décoloniser la sociologie* organisé par SARAH DEMART et ABDELLALI HAJJAT à l'Université libre de Bruxelles, en 2021-2022, le 6 janvier 2022.

livre. De tenter d'autres sentirs du corps et de la pensée. Autant dire que les autrices ne contribuent pas à développer une « doxa anti-occidentale » mais qu'elles répondent – en cela l'Occident *est* en jeu – à ce qu'une de nos prédécesseures, féministe anglaise se disant fille d'hommes cultivés, Virginia Woolf, appelait la nécessité de penser (*think we must*) : « Ne nous arrêtons jamais de penser, quelle est la civilisation qui est la nôtre¹ ? » Ou encore, selon les nombreux intellectuel·le·s pour qui penser, c'est agir, et vice-versa, il s'agit de réitérer à chaque pas, chemin faisant, une question pragmatique d'activisme et de recherche : « Quel monde voulons-nous² ? » Peut-être est-ce cela, le *wokisme* ? Être éveillé·e·s ? À réfléchir, justement.

1. VIRGINIA WOOLF, *Trois Guinées*, Paris, éditions 10/18, 2002, p. 116.

2. STARHAWK, *Quel monde voulons-nous ?*, Paris, éditions Cambourakis, 2019. Bien évidemment, cette question pragmatique n'appartient pas qu'à Starhawk et guide le travail de nombreux chercheur·e·s et intellectuel·le·s pour qui penser et agir sont la double face d'une même pièce existentielle et politique : voir par exemple, l'interview de Felwine Sarr « Vers l'Afrotopia » réalisée par Mediapart lors des « Ateliers de la pensée » organisés dans le cadre du Festival d'Avignon en juillet 2017, ou son livre : FELWINE SARR, *Afrotopia*, Paris, Philippe Rey, 2016, parmi bien d'autres.